LA CARAPACE DE P(P)IERRE : UNE PRISON DES AFFECTS

Liliana GOILAN-SANDU
Universitatea din Piteşti

***Résumé**: Notre étude se propose d'analyser l'expression de l'affectivité dans le roman québécois « Mon cheval pour un royaume » écrit par Jacques Poulin. Symboliquement renfermée dans une carapace de pierre, l'affectivité du protagoniste est complètement dominée par son intelligence et il se voit obligé à saisir le monde à travers la froideur de ses pensées.*

***Mots-clés** : affectivité, intelligence, pensée*

Le roman *Mon cheval pour un royaume*[1], paru en 1967, peu après la Révolution tranquille, met en scène un jeune écrivain, Pierre Delisle, qui s'engage dans une action terroriste du Front de libération du Québec. Cette action vise à faire sauter un monument[2] qui se trouve dans un parc du Vieux-Québec et qui représente un soldat anglais, témoin du sang que les Canadiens ont versé pour l'Angleterre.

À travers son geste, Pierre cherche à affirmer son identité nationale, notamment celle québécoise, mais sa quête s'oriente surtout vers son identité personnelle et sociale. Il aboutira dans sa quête, grâce non pas tellement à cette action politique, mais plutôt grâce à la chaleur qu'il trouve dans le contact humain avec Simon[3], un ancien professeur de philosophie qui renonce à tout pour devenir caléchier, et avec Nathalie, une jeune femme simple et indépendante. Les deux aident Pierre à s'ouvrir au monde extérieur, à comprendre les autres et surtout à se comprendre lui-même.

Pierre est un individu qui se sent mal à l'aise dans la société où il vit. L'environnement naturel – le Vieux-Québec – ne lui assure aucun confort. Il vit à l'intérieur des murs et il s'y sent enfermé comme dans une carapace qui se resserre de plus en plus autour de la ville (*MCPR*, p. 78, 129) et autour de lui. L'environnement social le fait aussi se sentir mal. Obligé d'y vivre, il préfère se tenir à l'écart des autres individus qu'il perçoit avec la distance d'un spectateur suivant le spectacle de la vie. Ce

[1] Éditions Leméac, Montréal, 1987. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MCPR*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

[2] Il s'agit du Monument de la Guerre des Boers (1899-1902), érigé à la mémoire des soldats québécois qui ont participé à cette guerre dont les Britanniques furent vainqueurs. La guerre des Boers a opposé la Grande-Bretagne et les deux républiques afrikaners d'Afrique du Sud, soit la République sud-africaine (RSA) ou le Transvaal, et l'État libre d'Orange. Douze soldats québécois y ont perdu la vie. Ce monument a été élevé au lieu où, le 30 octobre 1899, le premier contingent canadien prenait le départ pour l'Afrique du Sud, soit au parc de l'Esplanade, à l'angle des rues Saint-Louis et d'Auteuil. Il a été dévoilé en août 1905. Sur le plan social et politique la participation à cette guerre procurent aux Canadiens une confiance renouvelée en eux-mêmes et relâche les liens avec l'empire. Ce conflit gâche aussi les relations entre les Canadiens français et anglais. L'amertume engendrée par cette guerre provoque trois jours d'émeute à Montréal. Par conséquent, tout en renforçant indubitablement l'identité canadienne-anglaise, cette guerre laisse dans son sillage méfiance et ressentiment. (http://www.canadianencyclopedia.ca).

[3] Simon disparaîtra le jour de son quarantième anniversaire et Mathieu prendra sa place.

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)

qui l'étonne chez eux c'est leur incapacité de se rendre compte de cet emprisonnement[1] auquel ils sont amenés à vivre dans la vieille ville : « Ils marchent là-dedans comme si tout était normal. COMME S'ILS ÉTAIENT LIBRES. Ils ont même gardé leur ancien visage d'hommes libres : impassible et muet. Ils ne savent pas qu'ils vont tous dans le même couloir. » (*MCPR*, p. 77)

Se trouvant dans la rue, parmi les gens, il a le sentiment que ceux-ci l'attaquent dans son indivisible (*MCPR*, p. 61) et il se sent menacé par les fourmis qu'il voit dans leurs yeux : « J'en avais sur le ventre. Je courais comme un fou avec les fourmis qui grouillaient sur moi. » (*MCPR*, p. 17).

Quant aux gens avec lesquels il interagit, sauf Nathalie et Simon, il ne les perçoit que comme des visages[2] avec lesquels il trouve difficile de communiquer.

Pour se protéger contre toutes ces menaces extérieures et pour bien marquer cette différenciation des autres, comme la ville, lui aussi se retire dans une carapace. Cette carapace se forme autour de son intelligence et elle a pour but de la protéger et de bloquer tous ses sens qui pourraient le faire voir le monde d'une autre façon. Son intelligence, ou sa lucidité comme il la désigne (*MCPR*, p. 94, 99, 163), a la forme d'une flamme (*MCPR*, p. 88, 117, 163), d'une pierre de feu (*MCPR*, p. 100), et elle brûle en permanence en haut de sa tête. Ici elle se ferme sur elle-même et propage dans son corps un état de malaise[3]. Sur cette lucidité qui le défend des autres veille une « seconde lucidité », « une sorte d'éminence grise, semblable à l'étreinte des murs » (*MCPR*, p. 94), qui le préserve cette fois-ci intérieurement de tout mal qu'il pourrait se causer à lui-même.

Cette lucidité de deux degrés renvoie au statut[4] social qu'il a, notamment celui d'écrivain, statut qui rentre dans celui générique d'intellectuel. C'est ainsi qu'il est catégorisé[5] par les autres et que sa place dans la société est définie[6]. En intériorisant cette image que les autres se sont fait de lui[7], il assume les valeurs de cette catégorie

---

[1] L'emprisonnement fait allusion à l'ordre social de l'époque, le roman paraissant en pleine effervescence littéraire et politique de la Révolution tranquille.

[2] Tel est le visage maigre, gris et fermé du délégué du Front (*MCPR*, p. 23), ou le visage arrondi et un peu rouge, où se découpent des lunettes très rondes de l'inspecteur de police (*MCPR*, p. 65). Leurs bouches y font un trou noir et chaque fois qu'elles s'ouvrent pour parler, Pierre ne désire qu'elles se referment ce qui traduit son refus de communication qui vient de la non compréhension de soi.

[3] Il sent ses yeux brûler, sa tête lui fait mal (*MCPR*, p. 100), une boule lui serre les tempes (*MCPR*, p. 99).

[4] Ralph Linton dans *Le fondement culturel de la personnalité* (Paris, Dunod, 1977, p. 71) définit le statut comme « la place qu'un individu donné occupe dans un système donné à un moment donné ». La notion de statut renvoie donc à un ensemble de positions sociales assumées par un sujet (sexe, âge, métier, position familiale, religieuse, sociale, politique, etc.), selon Robert Vion (*La communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette, 1992, p. 78).

[5] Henri Tajfel (in Serge Moscovici (éd.) *Introduction à la psychologie sociale*, tome 1, Larousse Université, Paris, 1972, p. 272) définit la catégorisation sociale comme « les processus psychologiques qui tendent à ordonner l'environnement en termes de *catégories* : groupes de personnes, d'objets, d'événements (ou groupes de certains de leurs attributs), en tant qu'ils sont soit semblables soit équivalents les uns aux autres pour l'action, les intentions ou les attitudes d'un individu. »

[6] La catégorisation sociale remplit une double fonction : elle permet la structuration de l'environnement social et la définition de l'identité sociale de l'individu (*ibid*.).

[7] « Le délégué me voit d'une certaine façon et je n'ai qu'à me conformer à l'image qu'il s'est faite. (*MCPR*, p. 24).

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)

sociale, telles qu'elles étaient à l'époque de la Révolution tranquille et il oriente ses actions en fonction de celles-ci. Le délégué le voit comme un intellectuel (*MCPR*, p. 24), ainsi que les deux journalistes (*MCPR*, p. 94, 95). En essayant d'assumer les rôles[1] qui découlent de ce statut d'écrivain-intellectuel, il n'y réussit pas toujours, comme il arrive dans son interaction[2] avec le délégué du Front. Celui-ci, catégorisé par Pierre comme un fonctionnaire (*MCPR*, p. 21), ayant lu son roman et jouant le rôle de lecteur, interprète ses écrits selon cette approche révolutionnaire : « Votre héros a des idées intéressantes sur la Révolution tranquille. […] Votre héros a un idéal politique. C'est tout de même devenu rare. » (*MCPR*, p. 23). En prenant le rôle de l'autre, il comprend pourquoi le délégué pense qu'il est un révolutionnaire : « …à sa place, je penserais la même chose. » (*MCPR*, p. 24). Mais il ne réussit pas à répondre aux attentes qui correspondent à ce rôle d'écrivain qui a une mission politique, rôle qui lui est attribué par le délégué. Il rejette cette interprétation de son roman, mais il lui est impossible d'argumenter pourquoi.

Tout au long de cette rencontre, il reste dans sa carapace. Comme il le fait, d'ailleurs lors de toutes ses rencontres, et cela pour protéger « cette fausse lucidité d'intellectuel » (*MCPR*, p. 163) qui deviendrait fragile si la carapace était éclatée. Caché à l'intérieur de celle-ci, il se sent réifié[3], transformé en mannequin au « visage impénétrable et dur » qui, derrière la vitrine, suit le spectacle d'un monde « intemporel, inerte et imperméable » (*MCPR*, p. 82). Pour pouvoir sentir quelque chose dans ce monde, il doit recourir au dédoublement : « Je commence par fermer les yeux pour éliminer les distractions et me concentrer. Je pense à moi. Au bout d'une minute ou deux, je me vois tel que je suis, mais sorti de moi-même. Alors cette image de moi se sent triste et va se mettre à pleurer. Je suis ému de voir cette image qui pleure. Sympathique à cette personne en larmes, je finis par pleurer moi aussi, en m'imitant : c'est la seule façon. » (MCPR, p. 73-74).

Cette expression des affects qui se fait à travers les sens peut amollir et réchauffer parfois la pierre de sa carapace. La chaleur descend de sa tête, se propage vers le bas et fissure la carapace en faisant apparaître de brèves lueurs dont il ne sait plus si elles viennent de l'extérieur ou de lui-même (*MCPR*, p. 81). Celle qui le fait sortir est le plus souvent Nathalie qui, à l'opposé de lui, découvre le monde à travers ses sens, et non pas à travers sa raison : « … avec la douceur et la patience de tes mains ; tu [Nathalie] connais les choses en profondeur. Moi, je glisse à la surface des choses ; avec mes mots d'écrivain, j'ai la connaissance fragile du vent. » (*MCPR*, p. 38).

Ce mode de connaissance de Nathalie est associé à l'eau, au liquide qui symbolise le mouvement, le changement, la transformation, dans un mot, la renaissance : « Nathalie commence à déborder … Étendue dans son corps, près de moi dans ma carapace, elle s'est mise à passer par-dessus ses deux rives. Elle a dépassé son corps, continue de s'étendre lentement de partout à la fois comme une nappe d'eau qui

---

[1] Linton (*op. cit.*, p. 71-72) définit la notion de rôle comme « un ensemble des modèles culturels associés à un statut donné. Il englobe par conséquent les attitudes, les valeurs et les comportements que la société assigne à une personne et à toutes les personnes qui occupent ce statut. […] En tant qu'il représente un comportement explicite, le rôle est l'aspect dynamique du statut : ce que l'individu doit faire pour valider sa présence dans ce statut. »

[2] L'identité sociale résulte de la présentation du soi en mettant en avant l'appartenance à des catégories sociales (catégorie socioprofessionnelle, ethnique, statut de minorité) et en développant un système de conduites lié au statut. L'interaction contribue à la conscience de soi et d'autrui à travers l'apprentissage, la prise et l'exécution des rôles.

[3] « … cette chose qui redevient moi » (*MCPR*, p. 22).

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)

avance régulièrement … d'un moment à l'autre je vais être envahi par cette substance liquide venue d'elle et coulant d'un mouvement uniforme vers ma carapace. » (*MCPR*, p. 104).

Ce mode s'oppose à son propre mode de connaissance associé à la flamme et à la pierre qui se forme autour de celle-ci suite à l'évaporation de tout liquide[1]. Il n'arrive jamais à éteindre la flamme de sa lucidité qui survit même quand il s'abandonne aux sens et fait l'amour avec Nathalie. La carapace, qui était presque enlevée, commence à se refaire peu de temps après, l'obligeant ainsi à redevenir lui-même : « Mes mains et mes pieds, le froid déjà les envahit ; il traîne avec lui une odeur oubliée, l'odeur sèche de la pierre. Le froid me pénètre la peau, engourdit les muscles, traverse la chair, descend vers les os et marche dans le sang. Je sens se retirer de mes membres toute chaleur, et la peau me durcir comme une pierre qui grandit pouce par pouce. Refoulée par le mur de pierre, une masse de chaleur liquide glisse de mon ventre vers ma poitrine, bat en retraite vers ma tête ; des pieds aux épaules maintenant je suis froid, sec et dur comme la pierre. La carapace, jusqu'au cou, m'enserre et me glace. Reste ma tête. Une petite flamme y était demeurée, malgré le grand souffle chaud de l'amour. […] La masse liquide venue d'en bas surgit dans ma tête. Elle se coule le long des parois autour de la flamme ; la marée, par petites vagues successives, se met à remonter. Le feu vacille, cherche son souffle, se replie sur lui-même, inquiet, puis s'agite, se gonfle, se redresse. […] Repoussée contre les parois, la masse de chaleur humide se met à fumer avec d'abord comme un soupir et, tandis que le feu étend autour de lui sa sécheresse, une sorte de sifflement. L'humidité s'échappe en vapeurs et la masse le long des parois brûlantes commence à se craqueler, se fendille, durcit. Elle devient comme terre cuite. Le feu blanc et sec a refait autour de lui un mur de terre cuite. Ma carapace est intacte, dure et insensible, autour de cette lucidité qui veille à l'intérieur impeccablement blanche et se nourrissant d'elle-même. » (*MCPR*, p. 116-119).

Une fois la carapace refaite et ses sens pétrifiés, tout ce qu'il perçoit passe par sa tête. Il redevient le spectateur qui, derrière sa vitrine de pierre, voit le monde de la même façon. Or, ce qu'il veut c'est de changer de vision sur la réalité. Cependant, cela est assez difficile à réaliser, d'autant plus qu'il est incapable de saisir la réalité comme elle est. Ainsi, en regardant Nathalie dans un miroir, il espère la retrouver telle qu'elle était la première fois, et non pas telle qu'il la voit maintenant. Mais il est convaincu que derrière ce miroir il y a « un autre monde » (*MCPR*, p. 64) qui puisse être le seul vrai. Et il ne sait pas de quel côté du miroir se placer.

Comme il ne peut pas résoudre cette énigme tout seul, ce sera de nouveau Nathalie et surtout Simon, qui l'aideront à comprendre que la réalité est multiple. Le caléchier, qui est déjà passé par tous les problèmes auxquels se heurte Pierre, le mène, tel un magicien qui mélange la brume, les fleurs, la mer, les algues, au seuil d'un monde mystérieux, inconnu et merveilleux, où ses fourmis pouvaient n'être pas tout à fait déplacées (*MCPR*, p. 31). Il admire chez Simon sa capacité d'inventer un événement[2] et de provoquer l'enchaînement des faits (*MCPR*, p. 71). À son tour, il ne réussit pas à

[1] Ce mode l'empêche de connaître les autres en profondeur : « La tête elle-même est aveugle et ne connaît de Nathalie que ses apparences : celui qui porte la lumière ne voit pas au-delà du cercle de clarté qu'elle projette et du mur d'ombre qu'elle construit. » (*MCPR*, p. 163).
[2] L'inspecteur MacNaughton a aussi cette capacité.

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)

transformer la réalité dans son imagination aussi souvent qu'il le voudrait[1]. Et quand il y réussit, il est presque toujours pris au dépourvu, dès qu'il revient à la réalité : « La clef au fond de ma poche est dure ; bêtement je l'aurais crue molle et flexible. » (*MCPR*, p. 130).

C'est pour cela qu'il ressent toujours le besoin d'être avec Nathalie et Simon, remplacé plus tard par Mathieu. Ils sont les prototypes[2] du groupe auquel il appartient et s'identifie[3] : « il faut trois personnes pour faire un monde. Nous sommes les trois personnes… » (*MCPR*, p. 166). Simon et Nathalie, partageant la même conception sur la vie, se comprennent sans se parler grâce à leur faculté de lire dans la pensée (*MCPR*, p. 52). Pierre, à cause de sa carapace[4], ne peut pas communiquer avec leur aisance et il a toujours des difficultés à comprendre cette communication non verbale entre eux. La plupart du temps, lorsqu'ils sont tous les trois, il assiste comme spectateur aux échanges entre eux, ayant toujours besoin que ceux-ci s'expliquent par un mot ou par un signe pour qu'il puisse les comprendre. Chaque fois qu'il veut partager avec eux des sensations et des idées, l'écrivain a recourt aux mots. Sauf que, il n'arrive pas à se faire comprendre, car les mots perdent leur sens et ne réussissent pas à transmettre le message voulu : « "Oui, Nathalie, je t'aime" ; voilà ce que j'ai dit à l'intérieur ; mais n'est sortie, n'est parvenue à se traîner à l'extérieur de mes pierres que cette phrase ridicule : "Tu es bien aimable." » (*MCPR*, p. 35). Cette phrase n'est qu'un cliché, que d'ailleurs Nathalie aime bien, car, dit-elle, c'est comme si plusieurs personnes parlaient en même temps[5] (*MCPR*, p. 165).

Le monde qu'il cherche n'existe que pour ceux qui ont trouvé l'équilibre et la paix intérieurs, notamment l'harmonisation à l'intérieur d'eux des composantes homme-femme. Quant à lui, il lutte encore pour découvrir et assumer sa dualité profonde : féminité et virilité[6]. Ayant emprisonnée en lui-même la part affective, il lui est impossible d'exprimer ses sentiments. C'est ce qui le fascine chez Simon, un homme

---

[1] « Je ne pourrai plus, comme autrefois, transformer la Chapelle, en faire un endroit nouveau. » (*MCPR*, p. 93). Cet endroit où il voudrait être c'est le bar du Château Frontenac, lieu symbolisant le pouvoir politique.

[2] Les prototypes d'une catégorie sont les membres qui sont les plus exemplaires de cette catégorie et qui servent de référence dans les jugements portant sur les autres membres de la même catégorie. Le prototype n'est pas simplement défini par des différences entre catégories, mais également au sein de celles-ci.

[3] Henri Tajfel (in Serge Moscovici (*op. cit*, p. 292) définit l'identité sociale comme « la connaissance individuelle que le sujet a du fait qu'il/elle appartient à certains groupes sociaux avec, en même temps, les significations émotionnelles et les valeurs que ces appartenances de groupe impliquent chez lui/elle ». L'identité sociale d'un individu est donc liée, selon Tajfel (Tajfel, H., Fraser, C., *Introducting Social Psychology*, Penguin Books, London, 1981, p. 443.), à « la connaissance qu'il a de son appartenance à certains groupes sociaux et à la situation émotionnelle et évaluative qui résulte de cette appartenance. »

[4] « Je mets toujours du temps à comprendre, les mots, je les adapte à ma carapace. » (*MCPR*, p. 106).

[5] Lucy Baugnet (*L'identité sociale*, Paris, Dunod, 1998, p. 21) rapporte l'identité sociale à un système d'idéologie, de croyance, de représentations sociales, où entrent en jeu des processus d'évaluation et des normes, à l'échelle de la société ou de la culture partagées.

[6] Le mythe de l'androgyne sera présent dans tous les romans de Poulin. Dans ce roman, une référence de plus à ce mythe est le nom du cheval de Simon : Platon.

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)

qui a conquis la femme en lui, réalisant ainsi à l'intérieur l'union hermaphrodite[1] des deux sexes.

En se joignant à ce monde à trois, il espère aboutir dans sa quête de l'équilibre intérieur par le changement cognitif[2]. Il est soutenu de l'extérieur de Nathalie et de Mathieu/Simon qui, surveillant le monument avant l'explosion, forment chacun un triangle posé sur sa base exactement comme les deux autres et pareillement refermé sur son ombre et son silence (*MCPR*, p. 166). Grâce à eux, à leur présence silencieuse, il trouve un certain équilibre, mais qui est toujours menacé par la lumière qui vit dans sa carapace. Ce qui réussit à l'éteindre est la pluie hermaphrodite formée de la pluie de Simon et de celle de Nathalie : « La pluie du caléchier, quand les gouttes gonflées heurtent mes pierres, éclate sourdement ; c'est une pluie jaune, terreuse et froide dont chaque goutte en se brisant me prouve mon existence. La pluie de Nathalie m'atteint si doucement qu'il me faut bien avouer ne pas toujours entendre le délicat clapotis qu'elle fait sur ma carapace; tiède et multiple, elle caresse, dorlote, et finit par endormir dans une odeur de mousses anciennes et de bois humides. Assis devant le grand feu de cheminée dans la vieille maison de pierre, j'écoute battre sur le toit, forte et douce, terreuse et sylvestre, la pluie hermaphrodite. » (*MCPR*, p. 168)

Cette pluie, en amollissant sa carapace, ne réussit pas à la faire éclater. Cela se produira lors de l'explosion du monument qui en faisant sauter le soldat anglais en pierre pour lequel Pierre ne ressent pas de colère, mais de la pitié (*MCPR*, p. 160), fera aussi sauter sa carapace : « Les morceaux [de P(p)ierre] sont neufs, mouillés, pas encore usés, de la pierre nouvelle ; il n'y a pas longtemps qu'elle est née. […] Ma peau est striée de longues écorchures où de petits lambeaux découvrent des plaques sanguinolentes. Des débris de pierre grise se mêlent aux parcelles de peau ; les taches de vase sont sillonnées de traînées rougeâtres. Ma peau s'effrite, décolle par petits morceaux ; elle prend la couleur de la vase et du sang. » (*MCPR*, p. 180-181).

Après cette explosion il renaît[3] sur le plan personnel, mais aussi sur le plan public. Surgi de terre, il monte l'escalier qui mène à la tourelle de la porte Saint-Louis, lieu de la violence, pour arriver dans ce royaume qu'il avait tant désiré et qu'il voit s'ouvrir à tout le monde. Ce royaume se confond avec le château, réservé jusqu'à ce moment-là aux dirigeants du pays. Il est illuminé de l'intérieur d'une lumière familière, irréelle et douce, qui semble sourdre de la pierre elle-même : « Née de la pierre, elle habite un château ouvert et se mêle librement à la nuit. » (*MCPR*, p. 183). Cette lumière, se retrouve aussi au fond des yeux de cette bête - la violence - qui avait toujours été en lui, dans sa carapace, sans qu'il la sente. Une fois qu'il l'a découverte, il se réjouit de cette paix et de cette liberté[4], qui ne seront jamais que provisoires et qu'il a acquises par son action aveugle et gratuite (*MCPR*, p. 175).

---

[1] Une fois que Simon a accepté sa féminité, il voit les rues comme de femmes (la rue de la Fabrique), il s'intéresse aux fleures ou prend soin d'un vieux chêne au cœur duquel il met une rose, des gestes que Pierre ne peut pas s'expliquer.

[2] Selon Henri Tajfel (*Differentiation between social groups : studies in the social psychology of intergroup relations* London, Academic Press, 1978), le changement cognitif consiste en une autre façon de penser et de dire son propre groupe de façon à mettre en évidence les aspects positifs qui permettent d'assurer une identité positive.

[3] Symboliquement, l'explosion a lieu à quatre heures du matin.

[4] L'idée de liberté est aussi suggéré par le jazz, vu comme stratégie d'affirmation de la différence : « le jazz […] veut se glisser sous la carapace […] mélange liberté anarchie ses paroles mes frères le jazz est né de la détresse humaine […] La merveilleuse anarchie du jazz la liberté

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)

Une fois sa carapace disparue, et avec celle-ci sa résistance au monde extérieur, Pierre découvre une nouvelle façon de voir le monde qui passe par ses sens, non plus par sa lucidité. Blessé, il sent le goût de son sang suave et salin (*MCPR*, p. 180) et cela lui fait du bien. Lorsqu'il est arrêté, il n'est plus comme avant un simple spectateur qui regarde, mais, aveuglé par la lumière qui se projette de l'intérieur et inonde tout à l'extérieur, il perçoit par son ouï tout ce qui l'entoure : les voitures qui s'approchent, les gens qui viennent vers lui.

Cependant, une fois libéré de sa carapace de pierre[1], ce que lui arrivera l'intéresse peu. La destruction du monument a entraîné la destruction des murs qui l'étouffaient. Ces murs représentent les murs anglais qui entouraient le Vieux-Québec, le seul symbole de la francité qui existait encore sur ce territoire anglophone.

Pour y survivre et pour garder cette identité, Pierre choisit d'affirmer[2] son existence par l'engagement terroriste. Celui-ci fait partie des stratégies identitaires, notamment ce que Tajfel[3] appelle changement social, qui, suite à l'action collective au sein du groupe d'appartenance, peut lui assurer une identité positive. Et dans le cas de Pierre, cette identité vient de la renaissance et de la régénération sur les niveaux personnel et social.

Bibliographie

Baugnet, L., *L'identité sociale*, Dunod, Paris, 1998
Hébert, P., *Jacques Poulin : La création d'un espace amoureux*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997
Linton, R., *Le fondement culturel de la personnalité*, Dunod, Paris, 1977
Moscovici, S. (éd.), *Introduction à la psychologie sociale*, tome 1, Larousse Université, Paris, 1972
Poulin, J., *Mon cheval pour un royaume*, Leméac, Montréal, 1987
Tajfel, H., *Differentiation between social groups: studies in the social psychology of intergroup relations*, Academic Press, London, 1978
Tajfel, H., Fraser, C., *Introducting Social Psychology*, Penguin Books, London, 1981
Vion, R., *La communication verbale. Analyse des interactions*, Hachette, Paris, 1992

---

qui respire […] le jazz mord dans ma pierre l'eau salée se retire devient la marée » (*MCPR*, p. 110-111).

[1] La pierre est, selon Hébert (*op. cit.*, p. 37), comme la carapace, une image obsédante dans *Mon cheval pour un royaume* qui dit l'échec de la descente, de la quête féminine.

[2] « … mon identité s'affirme progressivement à mesure que chacun me reconnaît » (*MCPR*, p. 92).

[3] Dans *Differentiation between social groups: studies in the social psychology of intergroup relations.*

BDD-A5561 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:46 UTC)